DEUX NOTES HIPPOCRATIQUES

PAR

JOSEPH ALSINA
(Barcelone)

I

Sur le prestige du médecin

Pendant tout le XIX-ème siècle, les historiens de la médecine s'accordaient sur la signification de la prognose hippocratique. Cela est vrai surtout à la suite d'Ermerins, qui, pour la première fois, établit la doctrine selon laquelle [1] la prognose était le moyen scientifique de connaître à l'avance le résultat final de la maladie. Après Ermerins presque tous les travaux des historiens de l'hippocratisme ont remarqué cet aspect de la nosologie ancienne. Littré, par exemple [2], soutenait que la prognose domine toute la science d'Hippocrate et représente son point culminant. Du même avis sont les travaux de Neuburger, Meyer-Steineg et Sudhoff [3], parus au commencement du XX-ème siècle.

Or, en 1931,dans le second chapitre de son ouvrage *Peri aérôn und die Sammlung der hippokratischen Schriften* [4] L. Edelstein proposa une thèse nouvelle : la prognose est, certes, selon lui, un moyen de prédire le résultat final de la maladie, et, en ce sens, le pronostic est une anticipation du futur. Mais, en même temps « prognose also includes a knowledge of the patient's present condition » [5]. Et encore, « prognostication is an anticipation of facts which, in themselves, could as well be learnt from a third party ». Cet aspect de la prognose, toujours d'après la thèse d'Edelstein, permettait au médecin de montrer une complète indépendance à l'égard des autres. Et, ce qui est encore plus important, la connaissance de ce qui arrive et de ce qui est arrivé au patient, sans besoin d'interroger, attire l'admiration des malades, ce qui permet de se gagner la confiance des futurs clients.

Nous voilà, donc, en face d'un problème qui n'est pas sans importance pour comprendre la portée scientifique de la médecine hippocra-

---

[1] *De hippocratis doctrina a prognostice oriunda*, 1832.

[2] cfr. Littré, I, 453.

[3] M. Neuburger, *Zur Entwicklungsgeschichte der Prognostik*, Wiener med. Presse, 48, 1907, 1, ss.; Th. Meyer-Steineg, *Die Bedeutung der Prognose in den hippokr. Schriften*, Archiv f. Gesch. der Naturwiss. 6, 1913; Voir aussi Daremberg, *Œuvres choisies d'Hippocrate*, Paris, 1855, 121 ss.

[4] Berlin, 1931. Ce chapitre a été traduit en anglais dans son livre posthume *Ancient Medicine*, Baltimore, 1967. C'est d'après cette traduction que nous citons.

[5] *Ancient Medicine*, 69.

tique. Et la finalité de notre étude n'est autre que d'apporter quelque précision au sujet du prestige du médecin dans l'antiquité.

C'est un fait que la pratique de la prognose — quelle que soit son origine historique [6] — a dans le *Corpus* trois motifs différents, plus ou moins fondus. Comme l'a signalé récemment le professeur Laín Entralgo [7] à la suite de W. Müri [8], l'examen des traités hippocratiques permet de découvrir, d'une part, une finalité psychologico-sociale et, d'autre part, des finalités d'ordre technique et moral: « L'activité prognostique, dit le professeur espagnol, fut aussi l'expression d'un dessein technique, à la fois diagnostique et thérapeutique » [9]. Et, enfin, « plus que tactique, la prognose hippocratique visait à être technique ».

Il faut donc, à ce qu'il semble, accepter la valeur médicale de la prognose hippocratique. Néanmoins, nous croyons en la possibilité d'approfondir, encore, quelques aspects historiques du problème, et de préciser les origines sociales de l'intérêt du médecin hippocratique à l'égard de son prestige.

D'abord, on sera d'accord avec Edelstein lorsqu'il affirme — avec trop d'insistance, voire avec peut-être quelque exagération — que la prognose « became a weapon in the struggle for public recognition » [10]. L'esprit agonal n'avait pas disparu, à cette époque, complètement de la psychologie des Grecs. Et on n'oubliera pas, non plus, que les médecins furent, en Grèce, depuis Homère, des δημιουργοί. Et encore : il ne faut pas oublier que le *Corpus* hippocratique contient beaucoup de traités où la polémique avec les « charlatans » (ἀλαζόνες) occupe le premier plan. Souvenons-nous du traité sur *Le mal sacré*. Ici la polémique vise d'une façon explicite les ennemis les plus redoutables de l'Ecole de Cos. Et on comprend très bien que l'auteur attaque avec force des hommes dont les idées — comme l'ont démontré Lanata et Gil [11] — étaient très enracinées dans l'esprit des Grecs du cinquième siècle. Il fallait, donc, répondre avec décision, et la façon la plus efficace de réussir était, sans doute, de montrer la supériorité technique des hippocratiques. Et cela veut dire : montrer au malade que le médecin pouvait, sans interroger le patient, lui raconter ce qu'il lui était arrivé, ses souffrances présentes, et, même, ce qu'il lui arriverait. Présent, passé et futur de la maladie étaient, donc, d'une façon préalable, connus du médecin. En pratiquant la prognose, la parole du médecin devenait quelque chose de merveilleux. C'est ainsi que trouvent leur explication les adjectifs employés dans le *Corpus* pour désigner la prognose : καλαί, θαυμασταί [12]. Or, dans le traité hippocratique *Sur la prognose* (Προγνωστικόν, I) voici ce que nous lisons: τὸν ἰητρὸν δοκεῖ μοι ἄριστον εἶναι πρόνοιαν ἐπιτηδεύειν· προγιγνώσκων γὰρ καὶ προλέγων παρὰ τοῖσι νοσέουσιν τά τε παρεόντα καὶ τὰ προγεγονότα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι ... Dans ce paragraphe

---

[6] D'après Littré (*op. laud.*) la prognose hippocratique a son origine dans l'expérience des prêtres d'Asclépius.

[7] *La medicina hipocrática*, Madrid, 1970, 268.

[8] *Arzt und Patient bei Hippokrates*, Berne, 1936.

[9] Laín, *op. cit.*, 270.

[10] Edelstein, *op. cit.* 77.

[11] G. Lanata, *Medicina magica e religione popolare in Grecia*, Rome, 1967; L. Gil, *Therapeia. La medicina popular en el mundo clásico*, Madrid, 1969.

[12] cfr. II, 110–112 L.; IV, 252; IX, 6.

ce qui attire l'attention c'est la formule παρεόντα, προγεγονότα, μέλλοντα. Et bien : la connaissance du passé, du présent et du futur, c'est, précisément, ce qui distingue, dans la littérature grecque, l'aède, le poète consacré et inspiré par les Muses, et, surtout, le devin. Lorsque, dans l'*Iliade*, pendant la dispute entre Achille et Agamemnon, le devin Chalcas se lève pour apaiser le courroux des deux chefs, le poète le décrit de la façon suivante :

ὅς ᾔδη τὰ τ'ἐόντα τὰ τ'ἐσσόμενα πρό τ'ἐόντα (Il. A, 70).

De même, lorsque Hésiode nous raconte, dans la *Théogonie*, sa consécration comme poète[13], il nous dit que les Muses lui ont commandé de chanter

τὰ τ'ἐσσόμενα πρό τ'ἐόντα

Ici, comme ailleurs, ce qui fait le prestige du poète et du devin c'est la connaissance de tout ce qui est « passé, présent et futur ». Or, cette connaissance qui est, nous l'avons vu, nécessaire au médecin pour s'attacher à la thérapeutique du malade, est aussi le signe de son caractère presque surhumain. Comme les poètes, les devins et les aèdes — ses anciens compagnons de « démiurgie » — le médecin, lui aussi, est un être presque surhumain, doué de qualités que seuls les dieux peuvent accorder aux mortels.

Nul doute que ces liens « charismatiques » étaient sentis comme quelque chose qui pouvait contribuer au prestige, déjà très menacé, des médecins hippocratiques.

II

Sur le traité De natura hominis

Le traité hippocratique *De natura hominis* est, sans doute, un des plus importants du *Corpus* à bien des égards. Galien l'a commenté[14], et, à l'époque moderne, l'intérêt des philologues et des historiens de l'hippocratisme a été maintes fois attiré par cet ouvrage plein d'énigmes et de problèmes. Après Littré ce fut surtout Fredrich qui, à la fin du XIX-ème siècle, ouvrit la voie vers sa compréhension. Fredrich s'en occupa dans sa thèse de doctorat, dont les conclusions furent incorporées dans son livre postérieur *Hippokratische Forschungen*[15]. Villaret en publia une édition commentée[16]. Néanmoins, les générations postérieures semblent avoir oublié un peu cet important traité hippocratique : quelques pages seulement lui sont dédiées dans le livre si connu de Deichgräber[17] ; Jones en dit quelque chose

[13] Hésiode, *Théogonie*, 29 ss. Sur le thème de la consécration du poète, voir Kambylis, *Die Dichterweihe und ihre Symbolik*, Heidelberg, 1965, 31 ss.

[14] Galien, tome XV de l'édition de Kühn.

[15] *De libro* περὶ φύσεως ἀνθρώπου *pseudohippocratico*, Gœttingue, 1894 ; *Hippokratische Untersuchungen*, Berlin, 1899.

[16] *Hippocratis De natura hominis*, Gœttingue, 1911.

[17] *Die Epidemien und das Corpus hippocraticum*, Berlin, 1933, 105 ss. (Ce volume a été réédité en 1971, Berlin, W. de Gruyter).

dans la préface de son édition [18], et, tout récemment, Grensemann a tâché, à la suite d'autres, de démontrer que le *De natura hominis* est l'œuvre de Polybe [19] sans aborder les principaux problèmes que pose notre petit ouvrage. Or, on peut affirmer que le *De natura hominis*, malgré tous les travaux cités ci-dessus, reste une énigme. D'emblée, il faut dire que, dans la tradition manuscrite ce petit traité ne nous est pas arrivé comme un livre autonome. Ce fut Littré qui, pour la première fois, l'édita séparant de lui les neuf derniers chapitres qui forment, dans son édition, le traité *De diaeta salubri*. A la suite de Littré, tous les éditeurs modernes ont distingué entre ces traités [20]. Mais il y a bien d'autres problèmes. Nous ne savons pas, par exemple, qui en est l'auteur. Aristote (*Historia animalium* III, 3) lorsqu'il décrit le système des veines et des artères du chapitre XI du *De natura hominis* lui attribue comme auteur Polybe. L'*Anonymus Londinensis* (chapitre XXIX) fait de même, mais lorsqu'il résume le contenu du chapitre IX de notre traité, il affirme que son auteur est Hippocrate. Galien, enfin, croit que la première partie de l'ouvrage appartient à Hippocrate. A l'époque moderne les avis sont également partagés [21].

Un autre problème est celui de l'unité de l'œuvre. Déjà Galien dans son commentaire observait très clairement que ce traité était formé de trois morceaux divers : une première partie, composée de 240 lignes (c'est-à-dire, nos huit premiers chapitres) ; une seconde partie est formée, selon lui, par les chapitres 9—15 ; la troisième partie, enfin, serait constituée par ce que nous connaissons aujourd'hui comme le *De diaeta salubri*. La conclusion de Galien, donc, est que nous sommes en présence d'un pot-pourri : εὔδηλον οὖν ὅτι τὸ μὲν ὅλον βιβλίον ἐκ πολλῶν διασκεύασται. Galien insiste, aussi, sur le fait que la partie dédiée à l'anatomie des vaisseaux ne peut être ni de Polybeni d'Hippocrate, puisque la doctrine soutenue dans cette partie de l'ouvrage était anachronique [22] et vieillie déjà à l'époque du maître de Cos. Le médecin romain tente, alors, une explication qui surprend par son ingénuité [23] : pendant l'époque des rois Attalides et Ptolémées, avec leurs rivalités, on n'avait aucun scrupule à forger des livres par le procédé qui consiste à réunir dans un seul volume deux ou plusieurs petits ouvrages. C'est ainsi qu'avait été formé le traité *De natura hominis*. On prit un petit livre d'Hippocrate (la première partie, c'est-à-dire, les chapitres 1—8), quelques pages sur le système des vaisseaux (le chapitre XI), quelques morceaux disparates sur des problèmes nosologiques (chap. IX—X) et des lignes d'un livre qu'aujourd'hui nous connaissons sous le titre de *De diaeta salubri*.

Cette solution « analytique », qui postule un faussaire, ne fut pas acceptée par Fredriech. La raison de ce refus est, pour le philologue

---

[18] Londres, 1931 (Coll. Loeb).

[19] *Der Arzt Polybos als Verfasser hippokr. Schriften*, Wiesbaden, 1968.

[20] Il faut aussi remarquer que le chapitre IX du *De diaeta salubri* n'est que le premier chapitre du traité *Sur les maladies*. Voir infra et, surtout, Jones, *Hippocrates*, Londres, 1931, vol. IV, 59, note.

[21] Croient à la paternité de Polybe, Deichgräber, Höttermann, Schöne, Jouanna, Grensemann ; Fredrich et Heinimann n'y croient pas.

[22] cfr. Fredrich, *Hipp. Unterss.*, 22.

[23] Galien, XV, 109, διὰ τὴν σμικρότητα συνέθηκεν ἐς ταὐτὸ ἄμφω.

allemand, claire : « Sonst hätte er seine Sache besser gemacht »[24]. Pour lui, notre traité n'est autre chose qu'un ὑπόμνημα, formé de parties d'origine différente par un médecin qui voulait conserver des notes diverses. Voici la conclusion à laquelle arrive Fredrich dans sa thèse de doctorat : « Vir quidem, medicus uidelicet, in usum suum collegit et composuit res memoriae dignas, complures de origine morborum, et curatione sententias, dissertationes de uenis, de pure, de orina, de febribus, de diaeta, de capitis doloribus principium sanandi ; et haec quidem capita duo addidit fortasse quod initium librorum ei carorum erant »[25].
Jones, à son tour, dans son édition d'Hippocrate[26], a objecté que l'hypothèse d'un ὑπόμνημα n'explique pas le caractère disparate de notre traité. Si, comme le veut Fredrich, l'auteur voulait former un tout, un véritable ὑπόμνημα, le résultat, il faut l'avouer, ne fut pas très heureux. Il dit, donc : « The sections are not arranged ; if any effort was made to put in order, it was a very unsuccessfull effort ». Jones soutien, enfin, l'hypothèse que ce fut un médecin ou un bibliothécaire qui unit, pour éviter leur perte, quelques fragments de papyrus qui contenaient des sujets médicaux divers. On revient, donc, à l'hypothèse analytique de Galien.

Or, nous croyons qu'une étude stylistique du traité peut nous aider, sinon à fournir une solution définitive au problème, du moins à montrer la voie par laquelle on pourrait arriver à une compréhension plus complète.

En effet, c'est un trait de beaucoup d'œuvres hippocratiques que d'être composées dans un style « aphoristique ». Dans ces œuvres, ce qui frappe tout d'abord c'est leur allure « dogmatique ». L'auteur ouvre chaque chapitre par une affirmation absolue, catégorique, dogmatique. Dans ces cas, le trait stylistique c'est normalement l'absence de toute particule. Et, ce même fait apparaît dans le premier chapitre de beaucoup d'ouvrages qui, à leur tour, ne sont pas composés dans un style « aphoristique ».

Prenons, d'abord, les *Aphorismes*. Nul doute que ce traité a été constitué d'une façon bizarre : il est possible que nous ayons ici le résultat d'une fusion de différents chapitres de livres qui s'occupaient de toutes les branches de la médecine. Et, ce qui est plus important pour notre hypothèse, la plupart des paragraphes s'ouvrent sans aucune particule de liaison, ce qui permet de soupçonner que nous sommes en présence de commencements d'ouvrages différents.

Par exemple, le livre I s'ouvre avec ces mots : βραχὺς ὁ βίος ἡ δὲ τέχνη μακρή. Dans ce même livre, nous trouvons des commencements très semblables. Voici le chapitre 2 : ἐν τῇσι ταραχῇσι τῆς κοιλίης . . . ἢν μὲν οἷα δεῖ καθαίρεσθαι καθαίρωνται, συμφέρει δὲ καὶ εὐφόρως φέρουσιν. Le chapitre 3 dit : ἐν τοῖσι γυμναστικοῖσι αἱ ἐπ'ἄκρον εὐεξίαι σφαλεραί. Le chapitre 4 a un commencement semblable : αἱ λεπταὶ καὶ ἀκριβέες δίαιται . . . σφαλεραί.
Et de même le chap. 5 : ἐν τῇσι λεπτῇσι διαίτῃσι ἁμαρτάνουσι οἱ νοσέοντες. Voyez, en plus, les chapitres 14, 15, 16, 21, etc.

---

[24] Fredrich, 13.
[25] *De libro* περὶ φύσεως ἀνθρ. *pseudohippocratico*, déjà cité.
[26] *Op. cit.* p. XXII.

Après cette observation, regardons l'introduction d'une grande partie de traités non aphoristiques. Nous y trouverons la même façon de s'exprimer. Voici, par exemple, le commencement du *Peri aérôn* : ἰητρικὴν ὅστις βούλεται ὀρθῶς ζητεῖν τάδε χρὴ ποιεῖν.

Ce même style nous le retrouvons dans le commencement du traité *De morbo sacro* : Περὶ τῆς ἱερῆς καλεομένης νούσου ὧδε ἔχει et dans le traité *Sur les blessures dans la tête* (Littré III, 182) qui commence Τῶν ἀνθρώπων αἱ κεφαλαὶ οὐδὲν ὁμοίως σφίσιν αὐταῖς . . .
Le traité Περὶ ἀγμῶν employe le même style : ἐχρῆν τὸν ἰητρὸν τῶν ἐκπτωσίων τε καὶ καταγμάτων ὡς ἰθύτατα τὰς καταστάσιας ποιεῖσθαι.

Or, cette façon de commencer « ex abrupto », avec une affirmation catégorique, sans particule de liaison, nous la trouvons dans tous les chapitres du *De natura hominis* que, précisément déjà Galien, et plus tard Jones et Fredrich, voyaient, comme des morceaux « interpolés ». Voici, par exemple, le chapitre XI, qui commence par ces mots : αἱ παχύταται τῶν φλεβῶν ὧδε πεφύκασιν.

On a l'impression de se trouver en face d'un premier chapitre d'un traité sur les vaisseaux.

Voici maintenant le commencement du chapitre XII : ὁπόσοι πῦον πολλὸν πτύουσιν ἄτερ πυρετοῦ ἐόντες, καὶ οἷσιν ὑπὸ τὸ οὖρον πῦον ὑφίσταται πολλὸν ἄτερ ὀδύνης ἐούσης . . . τούτοισιν πᾶσιν ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ τὰ νοσήματα γίνεται.

Et on pourrait dire de même du chapitre XIII [27] et XV [28]. Mais il y a plus. Le traité *De diaeta salubri*, que, nous l'avons vu, Littré découpa du *De natura hominis* pour des raisons toutes autres que des raisons stylistiques, a la même allure et le même ton que les traités que nous avons étudiés jusqu'ici. Voici le texte du premier paragraphe du chapitre premier : τοὺς ἰδιώτας ὧδε χρὴ διαιτᾶσθαι. Et voici, enfin, le texte du chapitre final du *De diaeta salubri* qui n'est, selon les éditeurs, que le premier chapitre du Περὶ παθῶν.

ἄνδρα [δὲ] χρὴ, ὅς ἔστι συνετὸς . . . ἐπίστασθαι ἐκ τῆς ἑαυτοῦ γνώμης ἐν τῇσι νούσοισι ὠφελεῖσθαι.
(Ici il faut remarquer que la particule δὲ est omise dans quelques manuscrits, pas à tort, puisque, selon l'avis des critiques, cette partie n'appartient pas à ce traité, mais à un autre dont il est le commencement).

Il semble, donc, que nous pourrions revenir à l'hypothèse de Galien selon laquelle le *De natura hominis* n'est pas une œuvre dont on peut affirmer l'unité. L'application de ces critères stylistiques confirmerait, peut-être, que ce traité n'est qu'un livre très disparate, formé de divers morceaux dont quelques-uns, surtout ceux qui constituent la partie centrale, pourraient être des commencements de chapitres de quelques traités perdus.

---

[27] XIII, ὅσα τῶν νοσημάτων ἐξ ὀλίγου γίνεται . . . ταῦτα δὲ ἀσφαλέστατά ἐστιν προαγορεύεσθαι.

[28] οἱ πλεῖστοι τῶν πυρετῶν γίνονται ἀπὸ χολῆς.